

Mariama Bâ et Djaïli Amadou Amal: *Une si Longue Lettre des (Im)patientes*

RÉMI ARMAND TCHOKOTHE

Université de Vienne / Autriche

✉ remi.tchokothe@univie.ac.at

 <https://orcid.org/0000-0003-1764-6206>

RÉSUMÉ. Cette contribution « Mariama Bâ et Djaïli Amadou Amal : *Une si Longue Lettre des (Im)patientes* » relit/relie le classique *Une si longue lettre* (1980) de la Sénégalaise Mariama Bâ à travers le prisme de l'inter-actualité avec *Les Impatientes* (2020) de la Camerounaise Djaïli Amadou Amal. Nous mettons l'accent sur les synergies 1. Philosophico-lexicale (des mots du *pulaaku* sur les maux de la polygamie). 2. D'itinéraire littéraire. 3. Narratologique (voix et voies des (im)patientes) et 4. Stylistique (lettre contée *munyalemment* comme thérapie libératrice et émancipatrice). Nous insistons néanmoins sur *Les Impatientes* car on ne compte plus les travaux publiés sur *Une Si Longue Lettre*, alors qu'on ne trouve que quelques entretiens dans les médias avec Djaïli Amadou Amal. Cet article s'appuie sur une philosophie/théorie proposée par *Les Impatientes* pour étudier *le statu quo* sur le sort des femmes dans deux contextes musulmans, le *Munyal* (« patience »). Par ailleurs, il contribue à la constitution d'un corpus critique sur l'œuvre d'une voix littéraire féminine émergente au Cameroun.

MOTS-CLÉS :

Djaïli Amadou Amal ;
Mariama Bâ ;
inter-actualité ;
Munyal
Sahélien ;
Islam et
polygamie

Pour citer cet article

Tchokothe, R. A. (2021). Mariama Bâ et Djaïli Amadou Amal : *Une si Longue Lettre des (Im)patientes*. *Hybrida*, (2), 201–224. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.2.20603>

RESUMEN. *Mariama Bâ y Djâïli Amadou Amal: Una carta tan larga de mujeres (im)pacientes.* Este artículo relee el clásico *Une si longue lettre* (1980) de Mariama Bâ a la vista de la inter-actualidad con *Les Impatients* (2020) de Djâïli Amadou Amal, acentuando las siguientes sinergias entre las novelas: Primero, las sinergias filosóficas-léxicas (las palabras en *pulaaku* que describen las heridas de la poligamia). Segundo, semejanzas en el itinerario literario. Tercero, en cuanto a la perspectiva narratológica (voces y rutas de las (im)pacientes) y cuarto, las paralelas estilísticas (las cartas contadas *munyalemment* como terapia liberadora y emancipadora). La atención se centrará en *Les Impacientes* porque el número de trabajos sobre *Une si longue lettre* es abundante mientras que solamente hay algunas entrevistas con Djâïli Amadou Amal. Este ensayo va a emplear una filosofía / teoría '*munyal*' que propone el texto mismo para analizar el *statu quo* del destino de las mujeres en dos contextos musulmanes. Además, va a contribuir a la constitución de un corpus crítico sobre la obra de una de las más importantes voces femeninas en el contexto literario camerunés de la actualidad.

ABSTRACT. *Mariama Bâ and Djâïli Amadou Amal: So long a letter of (im)patient women.* The paper brings into a fruitful dialogue the classic epistolary novel *So Long a Letter* (1980) by Mariama Bâ and *Les Impatients* (2020) by Djâïli Amadou Amal. It is structured around the following four points highlighting the synergy between the two novels despite the four decades time span separating them: 1. Cultural philosophical lexicon (*pulaaku* words addressing the wounds of polygamy) derived from *Les Impatients* 2. Literary itinerary. 3. Narrative perspective (voices and routes of female narrators), and 4. Novels's telling style. The essay lays an emphasis on this novel because there is a countless number of critical works on *So Long a Letter* whereas only a few interviews in media have so far paid attention to Djâïli Amadou's novel. Therefore, this contribution uses a philosophy/theory '*munyal*' suggested by the text itself to analyse the unchanging fate of women in two Muslim contexts, which boils down to building a corpus of literary criticism on creative works by one of the currently most significant female literary voices in Cameroon.

PALABRAS

CLAVE:

Djâïli Amadou Amal; Mariama Bâ; inter-actualidad; *Munyal* Sahélien; islam y poligamia

KEY-WORDS:

Djâïli Amadou Amal; Mariama Bâ; inter-actuality; *Munyal* in the Sahel; Islam and polygamy

1. Introduction

Cet article¹ propose une (re)lecture d'*Une si longue lettre* (1980) de Mariama Bâ et *Les impatientes* (2020) de Djâïli Amadou Amal à travers le prisme de l'inter-actualité entre les deux romans, en mettant l'accent sur les synergies en termes de champ philosophico-lexical, d'itinéraire littéraire, de voix narratives et de style chez deux voix littéraires féminines majeures du Sahel. Nous entendons par « inter-actualité » les faits de société dépeints dans les deux romans, et dont l'actualité est remarquable. En effet, le sort des femmes dans les deux contextes musulmans étudiés n'a pas changé malgré les quatre décennies qui séparent les deux romans. Comment analyser l'inchangé tout en restant près des (con)textes ?

Ainsi avons-nous intentionnellement laissé de côté l'interminable bibliographie sur les théories courantes (hors contextes, pas nécessairement appropriées pour comprendre certaines réalités) pour utiliser la philosophie du *munyaal* comme grille d'analyse des itinéraires croisés d'une femme étonnamment patiente (Ramatoulaye) chez Mariama Bâ et de trois femmes légitimement impatientes (Ramla, Safira et Hindou) chez Djâïli Amadou Amal. Le texte de Djâïli Amadou Amal et les (dé)réalités (d) écrites autorisent cette méthodologie de lecture non conventionnelle pour rester près du texte et comprendre ce que nous appelons, au lieu de l'intertextualité, « inter-actualité » entre les deux romans. Le *munyaal* est l'approche pratique nourrie par la thématique du texte qui devient en soi une source alternative d'outillage herméneutique.

En effet, ce mot *peul* signifie à l'origine la « patience », nous reviendrons plus en détail sur sa signification dans le paragraphe suivant. En réalité, ce concept est surtout adressé aux femmes et aux filles mineures, auxquelles la société impose le silence absolu et l'obéissance, à la limite de l'esclavage, aux hommes généralement âgés. Tout ceci rend les héroïnes naturellement impatientes.

2. Des mots du *pulaaku* sur les maux de la polygamie

À la question « comment est né votre engagement pour le droit des femmes ? » le 11 septembre 2020 sur France 24 (France 24, 2020, min. 4.07 – 4.23), l'auteure a eu ces mots :

¹ Je remercie les deux évaluateur·rice·s anonymes, François Nkeme, Hannah Mühlparzer, Sandra Benecci et Mahamat Ali Alhadji pour leurs bienveillantes suggestions, les précisions liées à la réédition des *Impatientes*, la fine relecture et le travail de mise en page en amont de la publication de cet article.

Depuis la naissance on n'a entendu que ce mot *munyal, munyal, munyal* qui veut dire patience, accepte tout, soumets-toi mais surtout sans te plaindre. Donc, à toutes les circonstances de la vie, on dit aux femmes d'accepter et de supporter.

En wolof, langue de socialisation de Mariama Bâ, *muñal* signifie faire preuve de patience et de tolérance à l'égard de quelqu'un. C'est par extension, la capacité de résilience, l'aptitude à accepter son sort, à rester fort·e·s malgré tout. C'est l'ultime art de la résignation². Le titre de l'entretien sur France 24, « Peule, musulmane et féministe », nous amène à la grande culture peule que les deux auteures ont (eue) en partage, laquelle culture explique en grande partie leur grand sens de la tolérance aux douleurs de la polygamie. On retrouve de nombreux échos de cette éthique communautaire dans les actes et les énoncés des protagonistes de Mariama Bâ et Djaili Amadou Amal.

Le *pulaaku* se définit comme l'art d'être peul, la philosophie de la vie dans les communautés peules axées sur des règles de bienséance et de respect. Dans *Les Impatientes*, je décompte quinze mots, quinze, comme l'âge auquel Safira a été mariée à Alhadji Issa. Ces mots reflètent cet attachement au sens des valeurs, mais des valeurs qui, dans les deux romans, s'appliquent surtout aux femmes. Ces dernières sont confrontées à une violente réalité. Ce phénomène longtemps décrié mais toujours actuel est, pour les héroïnes, synonyme de polysouffrance. Le comportement que la société peule attend de Ramatoulaye et d'Aïssatou dans *Une si Longue Lettre*, de Safira, d'Hindou et de Ramla dans *Les Impatientes* est la stricte soumission, silencieuse.

À quinze ans, Safira est mariée à Alhadji Issa qui, plus tard, prendra Ramla comme sa seconde épouse qui doit cohabiter avec Safira, sa première épouse. Ramla est ainsi appelée *amariya* (1) c'est-à-dire la petite sœur, la co-épouse, voire la fille de Safira qui est la *daada-saaré* (2), la sœur aînée et la *jiddere – saaré* (3), la seconde man. Ce passage méprisant la dignité de la nouvelle mariée résume bien les rôles :

Ramla, tu es maintenant la petite sœur de Safira. Sa fille comme elle est devenue ta mère. Tu lui dois obéissance et respect. Tu te confieras à elle, lui demanderas conseil et suivras ses ordres. Tu es la cadette. Tu ne prendras pas d'initiative relative à la gestion de la concession sans l'avis de ta daada-saaré. C'est elle la maîtresse de maison. Tu n'es que sa petite sœur. À toi, les tâches ingrates. Obéissance absolue, patience devant sa colère, respect ! *Munyal, munyal...* (Djaili Amadou, 2020, p. 25)

La belle-sœur s'adresse ainsi à la nouvelle mariée dans une messe de la soumission, une invitation à taire tout désir de s'affirmer. Safira jouera bien le rôle de la « mère » puisque dans son désir de vengeance, elle gardera un œil très attentif sur les

² Communication personnelle avec Mbaye Seye, sénégalais aux compétences d'érudit en wolof.

menstruations de Ramla, en espérant qu'elle ne portera pas une grossesse qui diminuerait l'héritage de ses propres enfants. C'est une autre voix de femme, acquise à la servitude féminine, qui enterre la potentielle voix de la jeune mariée, dont le corps pur a été soigneusement soumis au *dilké* (4), un grand rituel de préparation du corps de la future mariée qui devient un objet pour le plaisir égoïste et violent de l'homme. Pendant ce rite, elle découvrira les *gaadé* (5), des écorces de charme auxquelles elle pourra plus tard avoir recours pour retenir un (é)poux qui essaierait de se détacher d'elle.

Pendant qu'on la prépare, a lieu le *tégal*, (6) une sorte de grande cérémonie de remise de cadeaux et de dons. Le lendemain de la nuit de noces, traumatique pour Hindou, qui se fait violer par Moubarak, les tantes distribueront le *bassissé* (7), « une bouillie de riz, de lait et de beurre » (96) réservée aux jeunes filles qui ne sont pas encore mariées. Le but de ce rituel gastronomique est de les inviter à être méritantes, à rester « pures », pour le simple bonheur des hommes impurs, qui pourtant jouent volontiers au jeu de la performance sociale de la masculinité obsédante dans un contexte conservateur aussi bien sur le plan de la considération de la femme que sur le plan de l'hétérosexualité considérée comme « pure »³. Immédiatement après la célébration du mariage, la nouvelle mariée devra se conformer aux règles du *walaande* (8) c'est-à-dire *l'Art de partager un Mari* pour reprendre le titre du premier roman de Djâïli Amadou Amal dont les grandes lignes reviennent subtilement ici.

Cet art implique la maîtrise du *defande* (9), mot qui, sur le plan acoustique, donne aussi défendez ! (-vous). Il est ici question des règles du jeu de la polygamie : protéger ses intérêts en multipliant les attentions et les prouesses culinaires et sexuelles. La question du partage de l'appartement de l'(é)poux, par exemple, peut être sujet d'intrigues et de manipulation, comme on le voit avec Safira qui remplit la chambre d'odeurs pestilentielles à la fin de son « tour » afin qu'Alhadji Issa soit incommodé quand il sera avec Ramla.

Maîtriser les enjeux de la vie polygame implique aussi de cultiver le *semteende* (10) ou l'art de la retenue, de la pudeur face à l'impudeur, quelle que soit la situation. Par exemple lorsque Moubarak défie Hindou en amenant sous ses yeux une autre femme dans leur chambre conjugale. Les épouses doivent aussi tout faire pour éviter d'inviter le *siiri* (11), le mauvais sort dans la concession ou de prendre le risque de jeter un sort aux coépouses, comme Safira s'aventurera à le faire. Mot d'origine arabe comme quelques autres, *siri* en swahili signifie « le secret », qu'on pourrait interpréter comme le secret de la tourmente dans les foyers polygamiques, que les femmes se doivent de (re)garder patiemment.

³ *De Purs Hommes* (2018) de Mbougar Sarr prend au dépourvu cette notion de « pureté » des hommes dans un étonnant roman d'enquête sociale et d'enquête sur soi sur la question de l'homosexualité étouffée au Sénégal.

Pour diminuer la tourmente, il faut être stratégique et rallier à sa cause les *souka* (12), les hommes de main des polygames riches, chargés des courses confidentielles, leur *zawlerou* (13), le hangar où attend patiemment la clique de coursiers et chanteurs de louanges et le *maaloum* (14), le maître coranique qui peut se révéler un complice patient quand il s'agit de malversations financières.

Toutes ces attentes à l'endroit des femmes se résument à un mot, à une éthique de vie qui malheureusement n'est appliquée qu'aux femmes : *Munyal* (15) ou « la patience ». C'est le maître-mot, le traître-mot peut-on dire, qu'on leur adresse à la place des meilleurs vœux et des bénédictions quand elles se marient.

Ce cri-mot chez les narratrices revient une centaine de fois dans le roman sous les formes actives, passives, injonctives, nominales, adjectivales, verbales et adverbales. On comprend bien le titre initial du roman conté *Munyal, Les Larmes de la Patience* (2017), qui dans la nouvelle édition se lit comme une épanadiplose narrative car le texte s'ouvre et se referme sur ce mot, « patience ». La patience est, pour les jeunes filles, le début et la fin. Chez Mariama Bâ, le texte s'ouvre avec Aïssatou qui est la destinataire de la longue lettre et se referme sur Ramatoulaye, l'émettrice et la signataire. Ceci donne au roman la forme d'une conversation ininterrompue entre les complices qui se reverront... le lendemain. Le caractère incontournable de l'idée de *munyal* justifie notre choix d'en faire une grille de lecture des romans et des itinéraires croisés de Bâ et Djäïli Amadou.

3. Mariama Bâ et Djäïli Amadou : Destins croisés, Écritures croisées

Une si Longue Lettre et *Les Impatientes* sont pour chacune des auteures le roman qui les fera connaître. Si pour Mariama Bâ, il s'agit du premier roman, Djäïli Amadou avait déjà publié en 2010 aux Éditions Ifrikiya de Yaoundé *Walaande : L'Art de partager un Mari*. Ce premier roman qui annonçait déjà les couleurs de son impatience et son malaise face aux dogmes de l'islam avait reçu le prix de la Prince Klaus Foundation (Pays-Bas). Cette fondation attache un intérêt particulier aux initiatives culturelles innovantes et visionnaires pour un monde différent. Par ailleurs, ce roman qui traite aussi de la désillusion dans les familles polygamiques a fait l'objet de traductions vers l'arabe et le wolof, la version arabe ayant profité du soutien de la Prince Klaus Foundation⁴.

⁴ Pour plus de détails, on peut voir [Editions Proximité–Publications | Facebook](#), (consulté le 08.01.2021).

L'aspect autobiographique est mis en avant dans cette présentation poétique de *Walaande : L'Art de partager un Mari* sur le site de l'alliance des éditeurs indépendants au moment de la parution de la version arabe en Tunisie et au Liban en 2013 :

C'est l'histoire d'une famille musulmane aisée de Maroua comme il y en a tant, où le père de famille, homme d'affaires roule-carrosse, aligne une progéniture nombreuse, s'entoure d'une cour infinie de serviteurs, renouvelle son cheptel féminin au gré de ses humeurs et des rencontres fortuites. [...] Cet époux au verbe naguère mielleux qui, du temps où il sollicitait les faveurs de sa cible, lui avait décrit la beauté du mirage où il allait hélas, l'enchaîner. C'est à peine si dans la déclamation de son amour, il ne lui avait fait visualiser les battements de son cœur. La même mélodie du bonheur à Aïssatou, Djâïli, Nafissa, Sakina. Les mêmes déceptions pour toutes. Ce roman est, comme toute œuvre de l'esprit, inspiré du réel, où vies et envies, charmes et larmes, incertitudes et frustrations ankylosent les énergies féminines, flétrissent les beautés naguère envoutantes. Les travers de la polygamie telle que décrite ici en font un écho au long soupir étouffé de ces milliers de femmes, qui dans leur jeunesse avaient rêvé de l'homme amoureux ; et non seulement de cette limousine parfumée qui d'ailleurs pour luxueuse qu'elle soit, se révèle finalement, la version extérieure d'une prison où s'enterrent les rêves. (Alliance Internationale des Éditeurs Indépendants, 2021)

Djâïli Amadou Amal (l'une des quatre victimes dans l'extrait), tout comme Mariama Bâ, sont parties de leur *experience knowledge* de la polygamie pour décrire l'envers du décor depuis l'intérieur. Elles (ra)content l'horreur que les femmes vivent dans les foyers polygamiques et partagent avec les lecteurs leurs romans-témoignages qui deviennent des cris d'indignation contre la polygamie. Cette pratique irrespectueuse des femmes est, pour les quatre voix narratives, le cimetière des rêves brisés de liberté et d'amour qui s'enferment dans un violent « irrué ». Glissant (1996, p.11) définit ainsi l'irrué : « - c'est un mot que j'ai fabriqué bien évidemment -, il y a là de l'irruption et de la ruade et beaucoup d'irréel ».

Le sentiment d'irréel de ces jeunes filles, qui ne comprennent pas comment elles se sont retrouvées dans cette situation, loin de ce dont elles avaient rêvé, amuse des hommes et leurs complices qui font irruption dans la vie de jeunes filles qui rêvent tout simplement de liberté. Les complices peuvent être d'autres membres de la famille et de la belle-famille, des mères et des tantes, dont le silence résigné, pour reprendre le fond/titre du roman de Mongo Béti publié en 1974, perpétue l'habitude du malheur. La malheureuse Perpétue est aussi jetée en pâture à un fonctionnaire véreux qui fait d'elle une esclave émotionnelle et l'enferme dans ses désirs de pouvoir.

Cet enfermement est d'autant plus douloureux que les victimes sont, dans le premier cas de figure, prises au piège d'hommes généralement dotés non seulement

d'un grand pouvoir économique, mais aussi d'un pouvoir de vie et de mort sur leurs femmes-cibles et sur leurs nombreux courtisans, dont la dépendance financière les rend malléables et corvéables à volonté. Dans le deuxième cas de figure, les victimes se retrouvent dans les mains d'un cousin voyou et alcoolique qui n'hésitera pas à abuser sexuellement la cousine devenue épouse (Hindou dans *Les Impatientes*). Voici conté douloureusement le premier moment intime du nouveau couple :

Il se lève brusquement et, d'un mouvement imprévisible, me jette brutalement sur le lit et arrache mes vêtements. Je me défends autant que je le peux. Quand il déchire mon corsage, je le mords farouchement. Il retire sa main d'où perlent des gouttes de sang. Furieux, il se met à me frapper. Je crie, je me débats, quand un coup violent m'assomme, et je tombe en travers du lit. (Djaïli Amadou, 2020, p. 93)

Hindou dont le corps, conformément aux usages culturels, avait été bien préparé au *dilké*, est tétanisée par la situation d'autant plus que l'acte barbare que Moubarak répétera au réveil est considéré comme le devoir conjugal divin. Par ailleurs, les cris de douleur d'Hindou, qui ont percé le silence de la nuit, sont considérés comme une honte sociale pour celle qui n'a, dans son malheur, personne avec qui partager son traumatisme. On lui reprochera son manque de *semteende* (la retenue dans l'adversité). Bien au contraire, le lendemain, sa « pureté » prouvée sera célébrée autour du *bassissé* (la bouillie de riz partagée). À l'exception de son beau-frère Hamza, tous les membres des deux familles fermeront l'œil sur la brutalité de Moubarak. Sa bestialité gagnera de l'ampleur au fil de la narration. Afin de calmer toute tentation de rébellion de la part d'Hindou, une autre femme savante et respectée dans la communauté la préviendra comme suit :

C'est un droit divin, me souffle un jour une femme érudite. Il est écrit dans le Coran qu'un homme a la légitimité de punir et de battre son épouse si elle est insoumise. Mais il est tout de même interdit qu'il s'acharne sur son visage, ajoute-elle, scandalisée par mon œil au beurre noir. (Djaïli Amadou, 2020, p. 126).

Moubarak devient de fait le violeur récidiviste qui s'arroge jusqu'au divin droit d'accorder le pardon à son épouse, pas assez appliquée à son goût, tout en ignorant le fait que c'est bien lui qui n'a jamais été au goût d'Hindou.

– Je ne veux plus patienter, criai-je, éclatant en sanglots. J'en ai assez. Je suis fatiguée d'endurer, j'ai essayé de supporter mais ce n'est plus possible. Je ne veux plus entendre patience encore. Ne me dites plus jamais *munyal* ! Plus jamais ce mot ! – (Djaïli Amadou, 2020, p. 139)

Ce sont les propos que tiendra Hindou à sa tante Goggo Nénné qui ne comprend pas sa tentative de fuite, sévèrement punie par son père Boubakari en présence

de son oncle Hayatou et de sa mère. Face à l'exaspération de la violence aussi bien dans la parole que dans les actes, sa mère Amraou finira par se lasser de son propre mariage et de son (é)poux Boubakari.

Cette mère médusée et cette fille qui portera l'enfant d'un viol semblent incapables de s'opposer aux dogmes religieux défendus par les hommes. Comment en effet ne pas perdre patience et raison en entendant tout le temps des voix masculines criminelles, face à un si gros mensonge religieux et social, et comment ne pas être tentée de s'en aller afin de respirer, de vivre ? Hindou essaye de le faire sans succès dans *Les Impatientes* mais Aïssatou mène son projet à bien dans *Une Si Longue Lettre*.

Chez Mariama Bâ, le roman épistolaire est adressé à sa complice, son amie, sa sœur, son double en souffrance depuis l'enfance : Aïssatou. Cette dernière a, avec raison, perdu patience et quitté son (é)poux Mawdo quand ce dernier a décidé de prendre une deuxième épouse. Fidèle au motif de la lettre au cœur du roman et de cette analyse, Aïssatou laisse une brève lettre associant une grande élégance de la forme à un fond intraitable, dont nous donnons ci-dessous quelques extraits :

Mawdo, Les Princes dominant leurs sentiments, pour honorer leurs devoirs. Les « autres » courbent leur nuque et acceptent en silence un sort qui les brime. [...] Si tu peux procréer sans aimer, rien que pour assouvir l'orgueil d'une mère déclinante, je te trouve vil. Dès lors, tu dégringoles de l'échelon supérieur, de la respectabilité où je t'ai toujours hissé. [...] Je me dépouille de ton amour, de ton nom. Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route. Adieu. Aïssatou (Bâ, 1980, p. 50)

C'est une femme forte, au verbe élégant, déterminée à sauver son honneur et celui de ses enfants qui s'émancipe du contexte familial, social, et religieux suffocant. Elle part s'installer aux États-Unis avec ses enfants. Elle y mène une vie indépendante et heureuse en travaillant comme interprète à l'ambassade du Sénégal aux États-Unis. Pour Djâili Amadou Amal que nous regardons aussi comme une interprète – une personne qui permet de traverser le pont – tout comme l'institutrice Mariama Bâ, les destins croisés de Ramla, Hindou et Safira sont, à nos yeux, trois lettres que les filles liées par le même sort écrivent. L'objectif est de faire de l'auto-thérapie et de laisser un témoignage-héritage sur l'esclavage affectif, marital et sexuel des femmes sur fond de préceptes religieux.

De manière métaphorique, *Une si Longue Lettre des (Im)patientes* s'adresse à toute la communauté qui encourage la soumission anachronique des femmes au système social, à toutes les religions avec des recommandations archaïques, aux hommes profiteurs des messages du Coran, dont ils font une utilisation détournée pour se transformer en dictateurs financiers et affectifs. C'est une lettre adressée à tout·e militant·e

des droits humains, tout simplement. On se rappelle que Mariama Bâ avait dédié son roman à deux femmes qui l'avaient inspirée, notamment Abibatou Niang et Annette d'Erneville, mais aussi de manière subtile « à toutes les femmes et aux hommes de bonne volonté ». Il n'est donc pas étonnant que Djaïli Amadou reconnaisse l'influence de Mariama Bâ, dont le texte l'a nourrie quand elle était aux prises avec les démons de la polygamie et de l'islam conservateur. À la question sur ses modèles en littérature dans son entretien avec Jean Bruno Tagne, elle répondra avec un grand enthousiasme :

Je pense que le modèle qui m'a inspirée dans la littérature c'est certainement Mariama Bâ. Ce courage de dire les choses. Et puis on a en commun aussi cette grande culture peule. Évidemment elle est un grand modèle pour moi. Mais à côté de cela, Ferdinand Léopold Oyono, Calixthe Beyala, Seydou Badian et surtout Amadou Hampâté Bâ. (NAJA TV, 2020, min. 8.19 – 8.45)

En plus de partager les mêmes préoccupations à quatre décennies d'écart, on doit noter que Mariama Bâ et Djaïli Amadou Amal ont chacune reçu des prix pour un texte qui dénonce les turpitudes de la polygamie en contexte musulman au Sénégal et au Cameroun. Quatre décennies séparent les deux narrations, mais la situation des femmes a peu changé malgré les distinctions internationales, qui ont pourtant souvent l'effet bénéfique de se traduire en actes concrets pour faire bouger les choses.

Mariama Bâ a reçu le Noma Award une année après la parution de sa *Lettre à la foire du livre de Francfort*. La première édition du roman de Djaïli Amadou Amal a déjà reçu le premier Prix Orange du livre en Afrique et le Prix de la Presse Panafricaine au Salon du livre de Paris en 2019. Après avoir été sur la liste des finalistes du Goncourt en 2020, la deuxième édition recevra le Goncourt des Lycéens en décembre 2020. Au moment de finaliser cet article, Djaïli Amadou Amal a été nommée ambassadrice de l'UNICEF au Cameroun. Jacques Boyer, le représentant de l'UNICEF au Cameroun tiendra ces propos au sujet de la nouvelle élue pour qui le bien-être des filles et des enfants en général est une priorité humanitaire:

L'UNICEF croit fortement au rôle que peuvent jouer les célébrités dans différents domaines pour promouvoir les droits de l'enfant. Djaïli Amadou Amal a prouvé par ses romans, ses prises de parole, ses actes qu'elle adhère pleinement à la cause des droits de l'enfant. Nous sommes convaincus que son engagement aura une incidence concrète et directe sur nos interventions en faveur des enfants. (UNICEF Cameroon, 2021)

Par ailleurs, le 8 mars 2021, Journée Internationale des Droits des Femmes, elle a été sollicitée pour une rencontre littéraire virtuelle par l'Institut D'Études Françaises de Sarrebruck en Allemagne. Bien que la reconnaissance passe encore par des

instances de consécration étrangères, on est forcé d'admirer le long chemin de la patience vers la liberté de *Munyal, les Larmes de la patience* et la patience requise pour écrire *Une Si Longue Lettre*. Nous considérons les deux romans comme des projets de littérature-action-dénonciation dans lesquels les auteures-victimes-témoins (ra) content leur douleur et font entendre les voix des autres victimes. Mariama Bâ et Djâïli Amadou Amal sont nourries de et par l'espoir de sensibiliser davantage afin que ces témoignages permettent d'influer sur l'histoire à (de)venir.

4. Voies narratives et voix de la narration : des pauvres Patientes de Bâ aux pauvres Impatientes de Djâïli Amadou

Dans sa chronique au sujet de *Munyal, Les Larmes de la Patience*, Samy Tchak (s.d.) nous prévient :

En littérature, des sujets inédits, ça n'existe pas, ce que l'on attend, en revanche, à l'intérieur des thèmes aussi vieux que le monde, ce sont de nouvelles voix, celles qui viennent, avec leurs notes plus ou moins originales, plus ou moins inspirées, nous rappeler l'universalité de notre condition humaine. [...] Ce qu'elles nous racontent, nous le savons déjà.

Si, chez Mariama Bâ, la voix narrative principale est Ramatoulaye, chez Djâïli Amadou Amal, les voix narratives sont multiples avec Safira, Ramla et Hindou. Hindou et Ramla sont des sœurs consanguines mariées, ou plutôt jetées en pâture, le même jour. Elles content toutes leurs histoires emmêlées dans une même temporalité narrative car elles refusent, comme elles peuvent, de s'enfermer dans le rôle passif que l'islam, la société et le patriarcat leur prescrivent.

En plus de ces voix centrales, on entend aussi gronder les voix⁵ d'autres femmes comme Aïssatou, la destinataire de la lettre de Ramatoulaye qui a refusé de se soumettre au *Munyal* oppressif, et Binetou. C'est l'enfant forcée de devenir la coépouse (*amariya*) de Ramatoulaye qui la considérait comme sa fille avant d'en devenir effec-

⁵ On notera que dans *Les Impatientes*, Amadou le frère de Ramla s'insurgera contre la décision de son père et l'affrontera. Contrairement aux pratiques courantes, Amadou estime que Ramla jouit du droit de choisir son époux; ce qui relève d'un esprit d'ouverture à l'échelle individuelle. Dans *Une si Longue Lettre*, Daouda sera politiquement pour la présence des femmes dans la gestion des affaires du pays mais cela ne l'empêchera pas de demander en secondes noces la main de Ramatoulaye. Ramatoulaye déclinera sa demande et Daouda rejettera catégoriquement l'amitié sincère que Ramatoulaye lui proposera dans une belle lettre distinguant l'estime de l'amour. Cette lettre se termine sur cette invitation: «C'est avec une tristesse infinie et des larmes aux yeux que je t'offre mon amitié. Accepte-la, cher Daouda. C'est avec plaisir que je t'accueille dans ma maison. À bientôt, n'est-ce pas?» (Bâ, 1980, p. 100)

tivement, par un étonnant tour de force, la *jiddere-saare* (deuxième maman). Cette situation étonne Ramatoulaye car Binetou était, du fait de son amitié avec Daba, sa fille, comme une enfant de la famille. Personne ne pouvait soupçonner les rencontres discrètes entre Binetou et Modou, le père de Daba.

Daba a du mal à comprendre pourquoi sa mère ne demande pas le divorce face à l'humiliation qu'elle a subie après vingt-cinq ans de mariage avec Modou Bâ et les douze enfants qu'ils ont en commun. Elle dira à sa mère.

Romps, Maman ! Chasse cet homme. Il ne nous a pas respectées, ni toi, ni moi. Fais comme tata Aïssatou, romps. Dis-moi que tu rompras. Je ne te vois pas disputant un homme avec une fille de mon âge. (Bâ, 1980, p. 60)

Dans *les Impatientes*, Safira doit, après vingt années de mariage, partager Al-hadji Issa avec Ramla, plus jeune que sa première fille, et doit se confronter à une coépouse qui a été imposée au vieux riche et à des belles-sœurs qui éprouvent un malin plaisir à voir Safira souffrir. Dans *Une si Longue Lettre*, Daba aussi confrontera son père qui les a abandonnés, criblé de dettes contractées dans le dos de Ramatoulaye et d'une hypothèque sur la villa dans laquelle vit la famille qu'il a quittée lâchement. Son père avait pris ces engagements financiers pour maintenir un standard de vie qui sied à sa nouvelle belle-famille. Ce moment choc en boîte de nuit montre ce dont peut être capable une fille dont le père a abusé non seulement de sa propre patience, mais aussi de celle de sa mère et de toute la famille :

Daba aussi fréquentait parfois les Nights-Clubs malgré mes remontrances. Vêtue sans recherche, elle paraissait, suspendue au bras de son fiancé ; elle arrivait très tard, à dessein, pour s'installer, bien en vue de son père. C'était un face-à-face grotesque : d'un côté un couple disparate, de l'autre deux êtres assortis. Et la soirée couvrait une extrême tension qui opposait deux anciennes amies, un père à sa fille, un gendre à son beau-père. (Bâ, 1980, p. 75)

Cette scène, à la limite du théâtral, est un acte sans paroles mais dont la portée est profonde. C'est une fille qui conteste avec beaucoup de détermination le mépris dont sont victimes les filles et les mères. Ici, l'emphase est sur l'idée de faire et non de dire même si, au final, l'acte posé sans paroles est très éloquent. Mariama Bâ et Djaili Amadou Amal sont deux conteuses sénégalaise et camerounaise qui ont voulu porter la voix de milliers de femmes étouffées par la religion et des pratiques sociales humiliantes. Elles ont montré, par les voix de quatre femmes protagonistes, que la voie pour ces femmes et jeunes filles est depuis des décennies la même : la déchirure de leurs attaches familiales, la violation de leur être et la grande désillusion dans des prisons parfois do-

rées. Captives, leurs sentiments et leur bien-être ne comptent pas. Ainsi, comme Mariama Bâ qui utilise d'ailleurs le mot « conte » dans son roman, Djâïli Amadou Amal porte fièrement la casquette de conteuse. C'est une conteuse du malheur, du déshonneur des femmes et une porteuse de leurs voix comme le souligne son commentaire suivant dans l'entretien avec Jean Bruno Tagne (NAJA TV, 2020, min. 3.45 – 4.15) :

Depuis mes débuts en 2010, je me suis promis quand même d'être la voix des sans voix. Il est important de parler des violences faites aux femmes, mais quand même, quand on parle de ce sujet-là, il faut le rappeler ici, c'est un sujet vraiment universel. Les violences faites aux femmes ne concernent pas que les femmes du Sahel ou les femmes camerounaises africaines. Cela concerne toutes les femmes et c'est un sujet très important à évoquer.

« La voix des sans voix » a le mérite de rappeler ces vers représentatifs de la pensée du grand poète humaniste Aimé Césaire :

Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont
point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui
s'affaissent au cachot du désespoir.
Et surtout mon corps aussi bien que mon âme,
gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude
stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle,
car une mer de douleurs n'est pas un proscenium,
car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse...
Cahier d'un retour au pays natal (1983, 22)

L'homme dont Césaire parle est l'Humain en général. Djâïli Amadou Amal a refusé de demeurer victime-spectatrice des infinies douleurs silencieuses. Elle a décroisé les bras, ouvert son cahier, y a consigné les douleurs longtemps muettes et donné à son verbe et à sa verve de l'altitude afin de donner espoir aux nombreuses victimes silencieuses et systémiques. En plus de lever un pan de voile sur les femmes voilées et violées, le sujet est aussi délicat parce qu'il a le mérite de dépraver des femmes qui, face à la contrariété, peuvent développer des instincts de (sur)vie menaçants pour toute la société.

Safira étouffera ses larmes avec les charmes et les armes du milieu : les fétiches de grands marabouts de l'extrême nord du Cameroun et même de la Centrafrique d'où son amie et alliée Hatima ramènera d'une femme-marabout « le secret des femmes » pour apprivoiser leurs hommes (Djâïli Amadou, 2020, p.215). Dans *Une si Longue Lettre* :

[o]n citait la Casamance où les Diolas et Madjagos excellent en philtres magiques. On pointait l'index vers Linguère, le pays des peulhs, prompts à la vengeance par le maraboutage comme par l'arme. (Bâ, 1980, p. 73)

Ramatoulaye ne cède pas à la tentation des fétiches grâce à son bon sens et sa foi. Safira, quant à elle, s'engagera dans cette voix du désespoir. Elle développera une ingénierie en intrigues violentes et méchantes qu'elle finira par regretter quand elle apprendra que Ramla est une pauvre damnée des conventions sociales. Cette dernière chérissait le rêve d'épouser le jeune Aminou, de vivre avec lui en Tunisie et de devenir pharmacienne.

Son père avait d'ailleurs donné son aval à cette union avant de se ressaisir car son frère Hayatou – l'oncle de Ramla – avait promis la main de Ramla, telle une transaction commerciale à Alhadji Issa. Ce dernier est un puissant partenaire d'affaires capable, d'un revers de la main, de les rendre pauvres, voire de les tuer socialement.

C'est un papa pris dans l'étau de la redevance sociale, des coutumes barbares et qui ne veut pas perdre la face sociale, qui envoie sa fille dans la gueule d'un vieux loup (é)poux. Bien qu'il soit pris au piège des convenances, il préviendra sa fille qu'il ne tolérera aucune insoumission, aucune disgrâce, aucune dérogation au *munyaal*. Il attend d'elle une infinie patience et qu'elle ait pour seul objectif dans la vie la satisfaction des besoins sans-cœur de son (é)poux, afin de faire honneur aux deux familles dont les vies tournent autour du *pulaaku* : patience et silence !

Face à cette machine oppressive qui englobe l'islam conservateur, la masculinité autolâtre la famille silencieuse, et la société complice, le principal exutoire pour les protagonistes est le récit conté qui fonctionne comme une thérapie de l'esprit. Comme le souligne Hindou, les points de suture après le viol dont elle est victime pendant la nuit nocive pouvaient peut-être soigner le corps, mais pas l'esprit. (Djaïli Amadou, 2020, pp. 95-97).

5. Lettre contée *munyalement* comme thérapie libératrice et émancipatrice

D'abord publié sous le titre *Munyaal, les Larmes de la Patience* en 2017 et ré-édité en 2019 aux éditions Proximité à Yaoundé, c'est le titre *Les Impatientes* (2020) publié chez Emmanuelle Collas 2020 qui retient désormais l'attention et qui est entré dans l'histoire du Goncourt. Parlant d'attention, on remarquera la photo de profil du compte Facebook⁶ des éditions Emmanuelle Collas sur laquelle on peut voir celle-ci et Djaïli Amadou savourant leur victoire bien méritée avec un sourire de patientes

⁶ On peut aussi voir les nombreuses références au roman et à sa consécration par le Goncourt (Editions Emmanuelle Collas, s.d.).

travailleuses de l'ombre⁷. Il s'agit d'un long chemin de la patience vers la liberté car il faut insister sur le fait que Djâïli Amadou Amal a longtemps porté en elle ce livre, ceux qui l'ont précédé et tous les livres auxquels elle s'est accrochée pour ne pas décrocher pendant les années d'horreur. Ses propos sur la force de la littérature dans l'entretien avec Jean Bruno Tagne en disent long :

La littérature m'a carrément sauvé la vie. D'abord la lecture. J'ai aimé lire dès le plus jeune âge. Mais, ensuite, quand j'ai affronté mes problèmes de femme étant mariée à 17 ans, j'ai trouvé dans la lecture cet espace-là qui me permet d'être partout où j'ai envie d'être sauf dans la réalité. Ensuite, j'ai trouvé dans ma plume la possibilité de faire entendre ma voix. J'ai trouvé dans la littérature la possibilité de porter haut la voix de toutes les femmes. Mais j'ai commencé à écrire, à publier, avoir le courage d'affronter les autres surtout, surtout pour mes filles parce que je ne voulais pas qu'elles subissent le mariage précoce et forcé. Je ne voulais pas qu'elles soient des jeunes filles frustrées. Je ne voulais pas qu'elles vivent la même chose que moi. (NAJA TV, 2020. min. 6.36 – 7.33)

On voit aussi ce lien fort à la littérature chez Mariama Bâ quand elle parle de son amie de cœur, sa compagne de fortune et d'infortune Aïssatou qui a trouvé dans le livre un refuge bienfaisant, une inépuisable source après avoir quitté Mawdo, suite à sa décision d'épouser la petite Nabou pour satisfaire le plaisir capricieux de sa vieillissante mère :

Les livres te sauvèrent. Devenus ton refuge, ils te soutinrent. Puissance des livres, invention merveilleuse de l'astucieuse intelligence humaine. Signes divers, associés en sons ; sons différents qui moulent le mot. Agencement de mots d'où jaillit l'idée, la Pensée, l'Histoire, la Science, la Vie. Instrument unique de relation et de culture, moyen inégalé de donner et de recevoir. (Bâ, 1980, p. 51)

On ne saurait passer sur les échos du « rendez-vous du donner et du recevoir, de la civilisation de l'universels » dont parlait Léopold Sédar Senghor et de la Poétique de la Relation de Glissant (1996). Tout comme chez Mariama Bâ, la littérature est, chez Djâïli Amadou Amal, un exutoire, un lieu pour s'imaginer d'autres réalités et des raisons de tenir face à toutes les injustices dont elle a été victime. On reconnaît régulièrement sa voix dans le texte.

⁷ À ce sujet, on peut lire l'entretien D'Amandine Glévarec avec Emmanuelle Collas (Colas, s.d.) qui revient entre autres sur le passionnant parcours académique de l'éditrice militante et visionnaire, sa première maison d'édition entre 2005 et 2017, la beauté et surtout les défis du métier d'éditrice.

C'est le cas lorsque Ramla parle de son enfance, de son amour fou pour la lecture, du père qui avait quatre épouses dans le chapitre 3 de la première séquence du roman-conte consacré à Ramla. Sa voix résonne à nouveau à la fin du roman lorsque Ramla trompera la vigilance des gardiens de nuit pour s'enfuir après avoir laissé une lettre à Alhadji Issa. Fidèle au motif de la lettre sous lequel nous lisons le roman, ce dernier fera aussi préparer une lettre de répudiation. Bien que la jeune Ramla l'ait quitté, les convenances sociales prescrivent la masculinité aliénante et imposent que le dernier mot lui revienne. Il n'est surtout pas question qu'il tombe du haut de son piédestal et qu'il perde la face sociale.

En psychanalyse, on a découvert surtout avec Freud et l'école de Vienne la méthode du divan, de la thérapie par la parole. Plus tard, avec Lacan, il était aussi question en psychanalyse de la méthode de la lettre comme structuration de l'inconscient et de la parole qui, à travers les énoncés produits par les patient·e·s, les libère tout en permettant d'avoir accès aux événements et aux traumatismes logés dans leur inconscient et leur subconscient. Parler équivaut à creuser dans ce qui est enfoui en soi, à identifier les chaînes qui étouffent et à se défaire des chaînes suivant une méthodologie appropriée et un climat de confiance. Il en va de même pour Mariama Bâ et Djaili Amadou Amal.

On voit bien qu'écrire, conter sous la forme d'épopées en épisodes (élément déclencheur, péripéties, suspens, dénouement et aussi la fin sous forme d'ouverture sur un nouveau nœud narratif) des destins singuliers qui sont des allusions à la tragédie collective, a permis aux deux auteures de creuser dans leur conscient et leur inconscient. Cette fouille leur a permis, depuis leur multiple focalisation, de donner à voir aux lecteurs des images longtemps gardées en mémoire et à entendre des voix brimées. En (ra)contant les supplices de la polygamie, elles ont mené leur travail sur elles et nous invitent, témoins souvent aphones et aveugles, à faire notre examen de complicité silencieuse.

Dans *Les Impatientes* (73-75), Ramla mène un monologue intérieur qui se lit aussi bien comme trois lettres qu'elle aurait aimé envoyer à son père, à sa mère et aux passants, qui sont une allégorie de la société endormie. Sans jamais les remettre en question, les parents croulent sous le poids de traditions qui n'accordent aucune place aux sentiments des jeunes filles, réduites à de simples objets de transaction, devant maintenir une distance émotionnelle avec leurs pères. Ces derniers ne seront fiers d'elles que si elles vont en mariage « sans tâche ». Les mères anticipent le sort de leurs filles dans les foyers polygames dont elles connaissent l'adversité mais elles se taisent et « se délaçant de leurs chaînes pour mieux les mettre aux cous de leurs filles » comme le dit Fatima Djimba, la narratrice de la magnifique nouvelle intitulée *Je dois m'acheter un mari* d'Oluren Fekre (2010, p. 81).

Nous faisons ici une digression comparative car Fekre aborde dans sa nouvelle la question des mariages de convenance entre des filles d'origine comorienne vivant en France et des hommes restés aux Comores. Dans ce cas de figure, certains hommes doivent aussi symboliquement vendre leur honneur et leurs corps pour souscrire aux vœux de leurs familles conservatrices et poussées par une interprétation égoïste de l'islam qui dénature la vérité.

Dans l'émission (*Et si vous me disiez toute la vérité : Entretien avec Djâïli Amadou Amal, mené par Denise Epoté, 2019, min. 4.24 – 4.41*), Djâïli Amadou Amal dira justement à ce sujet :

Le problème c'est pas la religion. Elle a ses règles, elle a ses dogmes et tout. Le pire c'est la mauvaise interprétation de la religion. Il y a amalgame entre tout ce qui est culturel et ce qui est religieux.

Le père de Fatima sera victime de cette vision conservatrice, ayant un regard « modéré » pour sa fille ; ce qui lui vaudra d'être mis à la porte. L'ultime ressort pour Fatima qui anticipe le viol de son âme et de son corps par un inconnu est une lettre au « ministre » :

Faites quelque chose contre les mariages forcés, lui ai-je demandé, n'attendez pas de voir au J.T ma colonne vertébrale déchiquetée sous un train, n'attendez pas de prendre connaissance de ma lettre d'adieu dans un *talk-show* de suicidaires et de suicidés. Réagissez Monsieur le ministre, car mes consœurs comoriennes et moi sommes du genre à se laisser tuer en silence, sans en faire des tonnes, c'est une question d'éducation. Les miens ne brûlent pas leurs filles vivantes en pleine rue, non, Monsieur le ministre, les miens obtiennent de leurs filles qu'elles collaborent à leur propre mort, ce, dans un silence que les cathédrales et les mosquées envieraient. Mes consœurs et moi, Monsieur le ministre, nous formons une longue chaîne d'êtres éteints non répertoriés à la morgue. Réagissez, Monsieur le ministre, parce que, étant donné mon éducation, je ne vous écrirai pas une seconde lettre. (Fekre, 2010, p. 80)

La « seconde lettre » comme point de chute de la citation est intéressante. Contrairement à Ramatoulaye qui termine sa longue lettre en prévenant Aïssatou que ce n'est peut-être pas la dernière, Fatima est certaine de s'être surpassée et d'avoir transgressé les normes. Elle ne pourra pas faire plus que ce cri lancé avec l'espoir qu'il tombera dans des oreilles attentives et des cœurs ouverts. Ce détour par un autre contexte culturel musulman où le sort des jeunes filles repose souvent sur des « mariages arrangés » permet de situer la problématique dans un contexte plus large. Les formes et les espaces de l'oppression sont certes variés, mais les effets sont les mêmes : violer et voler la vie de jeunes filles. Ces dernières ne demandent qu'à vivre leurs rêves

de bonheur, de désir d'amour libre et non de devenir des oiseaux en cage. Étouffées, elles auront envie de crier leur rage aux passants qui admirent par exemple l'imposant cortège folklorique qui les amènent chez leurs (é)poux. C'est le cas avec le monologue intérieur de Ramla :

Sauvez-moi, je vous en supplie, on me vole mon bonheur et ma jeunesse ! On me sépare à jamais de l'homme que j'aime. On m'impose une vie dont je ne veux pas. Sauvez-moi, je vous en conjure, je ne suis pas heureuse comme vous pouvez le croire ! Sauvez-moi, avant que je ne devienne à jamais l'une de ces ombres cachées à l'intérieur d'une concession. Sauvez-moi avant que je ne dépérisse entre quatre murs, captive. Sauvez-moi, je vous en supplie, on m'arrache mes rêves, mes espoirs. On me dérobe ma vie. (Djaïli Amadou, 2020, p. 79)

Ramatoulaye a eu le même sentiment de désespoir, de son honneur dérobé. D'abord quand Modou a pris la décision inattendue de prendre une deuxième épouse. Ensuite, lorsqu'il décède d'une crise cardiaque en préparant curieusement une lettre, le motif central du roman. Non seulement elle doit accuser le coup et supporter l'hypocrisie des belles-sœurs et de la mère de la jeune coépouse, mais aussi, elle se sent dépossédée quand elle apprend progressivement le désastre financier dans lequel Modou l'a laissée, seule avec sa belle et nombreuse progéniture. La dépossession se poursuit avec un rite d'humiliation auquel les veuves sont soumises sous les mains des belles-sœurs qui ne font pas de différence entre trente ans et cinq ans de mariage pendant que les hommes s'occupent de l'enterrement, une cérémonie dont les femmes, conformément une fois de plus à la logique de la masculinité, sont exclues. Ainsi Mariama Bâ écrira :

Nos belles-sœurs nous décoiffent [...] C'est le moment redouté de toute Sénégalaise, celui en vue duquel elle sacrifie ses biens en cadeaux à sa belle-famille, et où, pis encore, outre les biens, elle s'ampute de sa personnalité, de sa dignité, devenant une chose au service de l'homme qui l'épouse, du grand-père, de la grand-mère, du père, de la mère, du frère, de la sœur, de l'oncle, de la tante, des cousins, des cousines, des amis de cet homme. Sa conduite est conditionnée : une belle-sœur ne touche pas la tête d'une épouse qui a été avare, infidèle ou inhospitalière. Nous, nous avons été méritantes et c'est le chœur de nos louanges chantées à tue-tête (Bâ, 1980, p. 11).

Ramatoulaye décrit avec patience la transformation de la femme en objet de transaction en contexte musulman et polygamique au Sénégal et au Cameroun. Elle est déboussolée par le brusque décès de Modou et tous les événements qui s'en suivent : le deuil comme un grand bal des hypocrisies et des dépenses rocambolesques pour amuser la galerie, la vérité sur le train de vie de Modou qui laisse des dettes qui

l'obligent à subvenir seule aux besoins de ses enfants et les deux demandes expéditives en mariage qui lui seront faites. Elle les rejettera avec détermination et sarcasme car la grand-chantre du *munyal* a été poussée hors de sa zone de patience. Elle décide de ne plus cacher sa blessure et d'enfin crever l'abcès :

Je regarde Tamsir droit dans les yeux. Je regarde Mawdo. Je regarde L'Imam. Je serre mon châle noir. J'égrène mon chapelet. Cette fois, je parlerai. Ma voix connaît trente années de silence, trente années de brimades. Elle éclate, violente, tantôt sarcastique, tantôt méprisante. « As-tu jamais eu de l'affection pour ton frère ? Tu veux déjà construire un foyer neuf sur un cadavre chaud. Alors que l'on prie pour Modou, tu penses à de futures noces. Ah ! oui : ton calcul, c'est devancer tout prétendant possible, devancer Mawdo, l'ami fidèle qui a plus d'atouts que toi et qui, également, selon la coutume, peut hériter de la femme. Tu oublies que j'ai un cœur, une raison, que je ne suis pas un objet que l'on se passe de main en main. Tu ignores ce que se marier signifie pour moi : c'est un acte de foi et d'amour, un don total de soi à l'être qu'on a choisi et qui vous a choisi. (J'insistais sur le mot choisi). [...] Je ne serai jamais le complément de ta collection. (Bâ, 1980, pp. 84-85)

Voilà des mots que Ramatoulaye dira à Tamsir, le frère aîné de son regretté (é)poux venu en bonne compagnie évidemment exclusivement masculine : Mawdo et l'Imam (le supérieur du *maaloum*) lui annoncer triomphalement, comme pour la sortir de la tristesse, sa décision de l'épouser. Ce sont des mots d'une femme déterminée que son amie Aïssatou a certainement aimé lire dans leur correspondance confidentielle et thérapeutique. Au milieu de tous les événements qui ébranlent Ramatoulaye, les moments d'écriture de la lettre sont les moments qu'elle chérit. Ce sont les instants qui lui remontent le moral et qui la soignent comme on peut voir dans l'extrait suivant :

Aïssatou, j'ai reçu ton mot. En guise de réponse, j'ouvre ce cahier, point d'appui dans mon désarroi : notre longue pratique m'a enseigné que la confiance noie la douleur. Ton existence dans ma vie n'est point hasard. Nos grand-mères dont les concessions étaient séparées par une tapade échangeaient journallement des messages. Nos mères se disputaient la garde de nos oncles et tantes. Nous, nous avons usé pagnes et sandales sur le même chemin caillouteux de l'école coranique. Nous avons enfoui, comme dans les mêmes trous, nos dents de lait, en implorant Fée-souris de nous les rendre plus belles. Si les rêves meurent en traversant les ans et les réalités, je garde intacts mes souvenirs, sel de ma mémoire. (Bâ, 1980, p. 7)

Aussi bien chez Mariama Bâ que chez Djâïli Amadou Amal, l'écriture n'est pas seulement un refuge thérapeutique. Elle fait aussi office de gardien de la mémoire de toutes les épreuves que les héroïnes endurent derrière les murs :

Les murs qui limitent mon horizon pendant quatre mois et dix jours ne me gênent guère. J'ai en moi assez de souvenirs à ruminer. Et ce sont eux que je crains car ils ont le goût de l'amertume. (Bâ, 1980, p. 18)

Ainsi s'exprimera Ramatoulaye au sujet de la période de *l'iddah*, un veuvage de 130 jours. C'est une période d'attente à laquelle toute femme musulmane est soumise après le décès de son conjoint ou suite à un divorce. Qu'en est-il du veuvage des hommes ? Sans souci, ils peuvent vite se remarier et même prendre pour nouvelle épouse la sœur de l'épouse décédée, comme cela fut le cas avec la mère d'Hindou, qui avait tout simplement dû occuper la place laissée par sa sœur Hidaya dans la maison et dans le c(h)œur de Boubakari. Par conséquent, certains frères d'Hindou sont de fait ses cousins (Djaïli Amadou, 2020, pp. 116-121).

Vu la complexité du phénomène, on comprend que les deux romans soient contés telles des notes qu'on consigne dans un « cahier », des confidences qu'on peut souffler l'une après l'autre à une oreille attentive et patiente. Les détails très précis sont généralement chronologiques et en adhésion avec l'ordre du dépouillage de l'inconscient. Ils sont touchants, parfois avec une pointe d'humour sarcastique sur les nombreux événements qui se déchainent en enchaînant les protagonistes dans des trames et des larmes narratives dont on ne peut sortir sans séquelles.

Ramatoulaye accepte au départ son sort mais, au fil du roman, elle s'affirme et refuse l'aliénation aux hommes et aux conventions sociales qui la déshonorent. Ramla accepte son sort, en bonne victime, bon gré mal gré, et fait sa rébellion intérieure avant de s'enfuir probablement retrouver son frère Amadou et son premier fiancé. Hindou fait une crise de « folie » tandis que Safira perdra littéralement sa patience, deviendra méchante et investira beaucoup d'argent dans des pratiques dites mystiques afin de jeter un sort à sa coépouse et à ses parents. Ceci donne aussi bien à *Une Si Longue Lettre* qu'au texte *Les Impatientes* une structure de gradation ascendante de la désapprobation, du malheur et de l'impatience portée singulièrement par quatre voix narratives féminines face au *munyal* révolu et résolument tyrannique.

Nous terminons l'analyse avec un énoncé, cette fois d'une voix masculine très présente dans le texte : l'oncle Hayatou. Son attitude et ses mots résument suffisamment la philosophie du *munyal* pour imposer aux femmes-filles des vérités passe-nulle part du type « la qualité première d'une femme est la docilité » (Bâ, 1980, p. 47). Ces propos sous forme d'anaphore de la soumission sont prononcés en guise de guide patient du mariage à l'endroit de ses nièces Ramla et Hindou. Néanmoins, comme nous l'avons montré dans l'analyse, on se rend vite compte que la patience invoquée dans les contextes étudiés n'est qu'un impatient prétexte masculin pour maintenir l'assujettissement des femmes :

Craignez votre Dieu
Soyez soumises à votre époux
Épargnez vos esprits de la diversion
Soyez pour lui une esclave et il vous sera captif
Soyez pour lui la terre et il sera votre ciel
Soyez pour lui un champ et il sera votre pluie
Soyez pour lui un lit et il sera votre case
Ne boudez pas (Djâïli Amadou, 2020, p. 17)

6. Conclusion

En guise d'ouverture (im)patiente, nous revenons sur les paragraphes qui referment *Une si Longue Lettre des (Im)patientes*. Ramatoulaye conclut son journal intime et le cahier d'une si longue souffrance adressé à Aïssatou comme suit : « Le mot bonheur recouvre bien quelque chose, n'est-ce pas ? J'irai à sa recherche. Tant pis pour moi si j'ai encore à t'écrire une si longue lettre... » (Bâ, 1980, p. 131). De son côté, Djâïli Amadou termine sur une projection qui invite à une réflexion :

Elle est ta sœur, ta cadette, ta fille. À toi de l'éduquer, de lui donner des conseils. C'est toi la *daada-saaré*, la pièce maîtresse de la maison. Safira ! Tu resteras la *daada-saare*, *jiddere-saaré*. Et n'oublie pas : *munyal*, patience ! (Djâïli Amadou, 2020, p. 240)

Cet extrait résume bien le *statu quo* de la situation des femmes dans les contextes étudiés et la nécessité de s'appuyer sur une approche de lecture différente. Le fait de prévenir Safira (qui s'apprête, après la rude épreuve émotionnelle de la polygamie avec Ramla, à vivre de nouveau l'humiliation de la polygamie axée sur l'éthique du *munyal*) montre que le sujet demeure très interactuel. Cet article a établi, en s'appuyant sur une grille de lecture puisée dans le roman de Djâïli Amadou Amal, l'inter-actualité entre les romans des deux auteures étudiées. Nous avons relié les échos philosophico-lexical, thématique, stylistique et narratif des deux romans. L'article a, par le biais de quatre principales voix fortes de femmes, qui nous interpellent depuis le Sénégal et le Cameroun à quatre décennies de distance, (re)lu et relié *Une si longue lettre des (im)patientes* comme une arme poétique et pacifique contre l'islam conservateur et la chosification des femmes.

À une époque marquée par l'émancipation politique, professionnelle, juridique, économique, discursive, sexuelle et même digitale des femmes, il est fort regrettable que les réalités vécues par de jeunes filles au Sahel nous ramènent des décennies en arrière. Il est davantage triste que ces violations des droits fondamentaux, des corps et des âmes de nos filles, sœurs, futures mères et bâtisseuses des sociétés de cette région du monde se passent sous un grand silence.

Ici intervient l'une des forces de la littérature/l'art en général qui consiste à (re)donner à voir le réel en associant l'imaginaire au quotidien : la *mimesis*. Dans ce sens, Mariama Bâ et Djâïli Amadou Amal (d)écrivent leurs milieux de vie et sensibilisent de nouveau sur la vieille question des femmes au Sahel. Toutes deux sont des « raconteuses d'éternité » pour embrayer dans le sillage de Boubacar Boris Diop (2014, 190) au sujet de Siméon Habineza.

Siméon est l'oncle de Cornelius, un grand témoin du génocide des Tutsi au Rwanda. Son ultime mission est d'aider son neveu Cornelius qui est de retour d'exil à Djibouti, à se réconcilier avec lui-même à Murambi. *Murambi, le livre des Ossements*, est le lieu où le père de Cornélius, le Docteur Joseph Karekezi, a contribué à la mort de milliers de Tutsi dont son épouse et ses deux autres enfants.

En racontant l'éternité, les narrations du réel tragique de Mariama Bâ et Djâïli Amadou Amal sont des témoignages et des archives sociales qui doivent contribuer à la conception d'une société égalitaire au sein de laquelle l'éthique du *munyal* devrait s'appliquer à tout le monde. Il faut le rappeler, le problème est moins le *munyal* en soi que son interprétation masculine, subjective, aliénée, et son application exclusive aux femmes.

Sur la base des portraits choisis, Mariama Bâ et Djâïli Amadou Amal critiquent la philosophie du *munyal* telle qu'elle est interprétée et mise en pratique par des hommes avides de pouvoir sur les femmes, mais au fond des hommes lâches, qui n'ont même pas le courage d'annoncer leur décision de prendre une autre épouse à leur première épouse qui en sera informée par la rumeur. Dans la Préface de *Hadith pour une République à naître*, Saindoune Ben Ali (2017, p. 8) fait bien de rappeler que le mot *hadith*, d'origine arabe, implique aussi la « parole rapportée, rumeur » qui fait et défait la société souvent aveugle et aphone face aux souffrances silencieuses des femmes.

Face au mutisme de la société et compte tenu de la complicité de nombreuses personnes, certaines victimes comme Safira seront désabusées, apprendront la ruse et en useront patiemment, c'est-à-dire avec l'art du *munyal* pour tourner en dérision la société. Elle va, de nouveau, se préparer à se défendre/*defande* (9), c'est-à-dire à mettre en pratique son art pragmatique de protester il(légitimement) pour sauvegarder ses intérêts menacés par la venue d'une autre épouse dans la concession. Finies les larmes, place aux charmes et aux armes peu orthodoxes pour réclamer sa place, préserver son honneur et refuser de demeurer une victime silencieuse. C'est ainsi que ce personnage (im)patient, métaphore de nombreuses voix réprimées par l'éthique du *munyal*, mais entendues dans *Une Si Longue Lettre des Impatientes*, nous rappelle combien « cet ouvrage est une fiction inspirée de faits réels ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alliance internationale des éditeurs indépendants (s.d.). *Walaandé, l'art de partager un mari*. Alliance internationale des éditeurs indépendants. Consulté le 08.01.2021 <https://www.alliance-editeurs.org/walaande-l-art-de-partager-un-mari,906?lang=fr>
- Bâ, M. (1980). *Une si longue lettre*. Les Nouvelles éditions africaines.
- Ben Ali, S. (2017). La Hantise du mur de nos tragédies intérieures. Dans N. Djailani (dir.), *Hadith pour une république à naître* (pp. 7-8), Komedit.
- Béti, M. (1974). *Perpétue et l'habitude du malheur*. Buchet/Chastel.
- Césaire, A. (1983). *Cahier d'un retour au pays natal*. Présence Africaine.
- Colas, E. (s.d.). *Entrevue avec Emmanuelle Colas / Interviewé par Amandine Glévarec*. Archives éditoriales. <https://archiveseditoriales.net/entrevues/entrevue-avec-emmanuelle-colas/>
- Diop, B. B. (2014). *Murambi, le livre des Ossements*. Zulma.
- Djâïli, A. A. (2020). *Les impatientes*. Emmanuelle Collas.
- Djâïli, A. A. (2010). *Walaandé: L'Art de partager un Mari*. Ifrikiya.
- NAJA TV. (29 nov 2020). *Djâïli Amadou Amal: «La littérature m'a sauvé la vie»* [Archive de vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=4WP7IBQtVRE>
- Editions Emmanuelle Collas (s.d.). *Page principale*. Facebook. Consulté le 08/01/2021 https://www.facebook.com/EditionsEmmanuelleCollas/?ref=page_internal
- Editions Proximité (s.d.). *Page principale*. Facebook. Consulté le 08.01.2021 <https://www.facebook.com/Editionsproximite/>
- Fekre, O. (2010). Je dois m'acheter un mari. Dans S. Salim & al (dir.), *Petites Fictions Comoriennes* (pp. 77-82). Komedit.
- Institut d'Études Françaises (08 mars 2021). *Journée Internationale des Droits des Femmes: Impatientes et insoumises avec Djâïli Amadou Amal, Prix Goncourt des Lycéens 2020*. <https://www.institutfrancais.de/fr/saarbruecken/event/journee-internationale-des-droits-des-femmes---impatientes-et-insoumises-avec#infobox>
- France 24. (11 sept 2020). *Djâïli Amadou Amal: peule, musulmane et féministe* [Archive de vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=ry6RRla9EuY>
- Glissant, E. (1996). *Introduction à une poétique du divers*. Gallimard.
- Tchak, S. (s.d.). *Chronique: Trois femmes: le même destin*. Littafcar. Consulté le 08.01.2021 <http://www.littafcar.org/contenus/188/chronique--trois-femmes---le-meme-destin>
- TV5Monde Info. (15 avril 2019). *Et si vous me disiez toute la vérité: Entretien avec Djâïli Amadou Amal, mené par Denise Epoté* [Archive de vidéo]. YouTube. <https://youtu.be/O9N7YfAS5Jo>
- Unesco Cameroon (s.d.). *Page principale*. Facebook. Consulté le 05.03.2021 <https://www.facebook.com/unicefcameroon/>

Rémi Armand Tchokothe est Tenure-Track Professor in Comparative Literature with a Focus on African Literatures à l'Université de Vienne. Il est un des membres fondateurs du Cluster d'Excellence *Africa Multiple : Reconfiguring African Studies* de l'Université de Bayreuth où il a soutenu sa thèse de doctorat en 2012 et a été maître de conférence jusqu'en septembre 2020.

Ses travaux mettent l'accent sur les littératures qui méritent plus de visibilité sur le marché global des lettres et s'attèlent à mettre en exergue l'élaboration d'une méthodologie relationnelle et innovatrice d'analyse des textes littéraires d'Afrique de l'Est et d'Afrique Australe dans leurs contextes de production.

Il a coordonné le volume *Qui a peur de la Littérature Wolof?* (2019) et a co-édité *Les Littératures Francophones de l'Archipel des Comores* (2017), *The Political Economy of Contemporary Aesthetic Production: a Focus on the Breach between Text and Contexts* (2015) et *Man and Health in the Lake Chad Basin/L'homme et la santé dans le bassin du lac Tchad* (2012). Il est l'auteur de *Transgression in Swahili Narrative Fiction and Its Reception* (2014), *Stylistic Features in Balisidya's Short Stories* (2010) et il a traduit du français vers l'anglais *The Swahili Novel: Challenging the Idea of 'Minor Literature'* (2013).

Sur la base d'un vaste corpus finalisé sur le terrain (romans, théâtre, poèmes, pamphlets, texte-pas-serelle) et des recherches aux Comores, il prépare une monographie sur la sociopoétique relationnelle de la « traversée » des ressortissant-e-s de la Grande Comore, de Mohéli et d'Anjouan vers Mayotte qui est, depuis le 1^{er} Janvier 2014, une Région Ultrapériphérique de l'Union Européenne.